



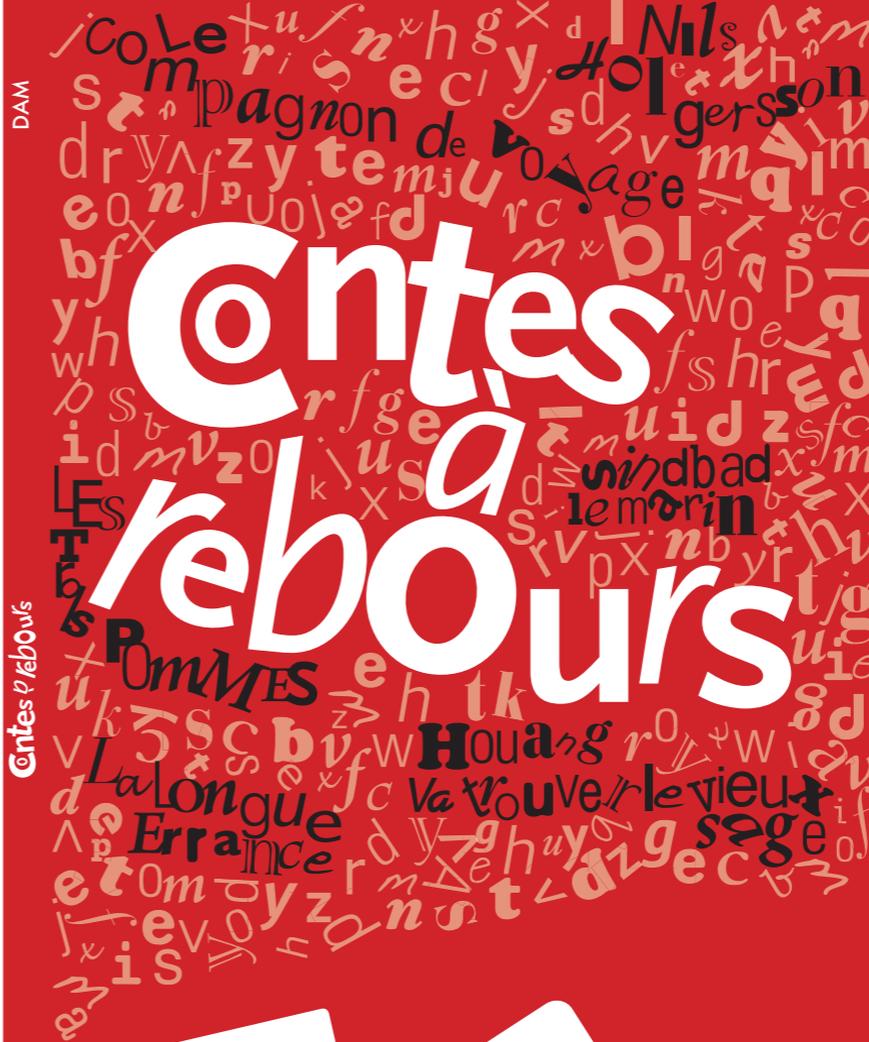
4h45
 13h33
 8h42
 6h52
 7h36
 10h43
 9h35
 11h52

UN CONDUCTEUR de taxi philosophe. Un aéroport bondé à cause des grèves. Des nouvelles d'un ami suédois. Un doux souvenir familial qui rejaillit et des rêveries diverses. Voilà le brouhaha dans lequel un éditeur se démène pour réfléchir à un livre sur le thème d'un voyage au cœur des contes. Au gré de six récits, de six légendes découvertes par hasard, il apprendra qu'il est parfois inutile de monter à bord d'un avion pour s'envoler vers des destinations lointaines... De légende en légende, une mise en abyme autour du voyage.



Écrit et publié par les étudiants de la licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition ».

Cet exemplaire ne peut être vendu.



Houang
 Va Vouvez le vieux Sage

Nil
 Holgersson

LES Trois
 POMMES

Sindbad
 le marin

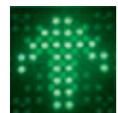
Le Compagnon
 de voyage

La Longue
 Errance



Département Archives et Médiathèque

Contes à rebours





JE M'ÉGARE... Je m'é gare, de plus en plus, dans un tissu diffus et inconstant. Je ne vois qu'une épaisse nappe vaporeuse qui m'empêche d'avancer d'un pas aisé. Dans cette marche lourde et malhabile je m'enfonce tout de même, peu à peu, plus profondément. Au milieu de ce dédale de limbes je cherche. Je cherche désespérément cette vision qui monopolise mes dernières nuits; elle se fait toujours désirer. Dans les limbes... Le voile fumeux se dissipe alors suavement et laisse deviner peu à peu des lignes courbes qui se fondent et se confondent. Elles forment dans leur danse fugace et gracieuse une silhouette floue que j'entrevois et aussi devine par habitude. Je me plais sans cesse à la découvrir subtilement. Lentement, le tracé de ses pourtours se revêt d'appas sibyllins qui retombent délicatement dans les rumeurs de ses esquisses callipyges. Je rehausse, enfin, mon regard : les contours sont achevés. Désormais, je distingue un visage que je ne me lasse jamais de rechercher. Ce visage, d'une douceur apaisante et au charme indescriptible, se trouve tout à coup à quelques centimètres du mien. Chaleur rafraîchissante, glacier flamboyant, elle me sourit et me ravage d'une morsure invisible qui me laisse le jour une égratignure boursouflée qui s'accroît. Elle me sourit toujours. Mes paupières jouent aux chaises musicales. Est-ce vraiment un rêve? Je veux croire en cette réalité. Mes yeux sont-ils clos?

4

Elle m'éblouit; fasciné, j'accepte encore la main qu'elle me tend. Elle me fait divaguer dans divers imaginaires; les images se succèdent, colorées et insaisissables. Une course effrénée... Elle déambule d'un pas léger et aérien, tout autour de moi, au milieu de l'extraordinaire. Une féerie frénétique de paysages et de personnages s'égrène sur les sentiers. De puissantes impulsions révélatrices de visions extatiques m'enivrent au rythme de nos tribulations sans but... Il y a un bruit, un son qui me sort de cet éden éphémère. C'est bon, je ne l'entends plus. La folle valse reprend dans sa cadence furieuse. Nous nous dispersons au gré de brises vivifiantes; nous croisons encore de fabuleux tableaux qui me transportent intensément. Elle accélère. Je n'arrive plus à la suivre, elle s'éloigne. Comme à chaque fois, tout devient inconstant, fragmenté... J'essaie en vain de m'agripper aux bribes de sa foulée de météore. Elle me lance un dernier assaut de ses pupilles hypnotiques pour me laisser une parcelle de beauté illusoire. Elle semble vouloir me tendre un objet. Tout s'assombrit, je ne discerne plus rien... 4:45. C'est quoi ce nombre?

Les chiffres sont réguliers, cadrés, rouges... Merde! Le réveil, je ne l'ai pas entendu! J'essaie d'émerger, ponctuant ma syntaxe de « putain! » habilement placés. Dans moins de deux heures, je dois prendre un avion pour me rendre au Salon du livre de jeunesse de Bologne. Une chaussette à enfiler dans une main, mon portable pour appeler un taxi dans l'autre, j'essaie de faire le tri dans mes pensées afin de ne rien oublier. D'abord un coup d'eau sur le visage... J'ai les idées plus claires. Valise, billets, ordi portable, c'est fait. Il manque quelque chose... Oui, ma clé USB! Elle contient un fichier sur un projet de livre qui mettrait en rapport le voyage et le conte. Projet qui est encore loin d'être bouclé et que je dois présenter à des confrères éditeurs dans le cadre d'un partenariat. OK, je l'ai. On klaxonne dans la rue; le taxi est arrivé. C'est bon, je crois que j'ai tout...

6:12

LES LUMIÈRES de la ville au petit matin brûlent derrière la vitre de mon taxi. J'appuie la tête contre le carreau et, pensif, contemple cet ardent spectacle.

Les chemins laissent place aux avenues puis au périphérique. De temps à autre, je regarde ma montre pour me rassurer; hors de question de rater mon vol! Je laisse la fatigue me ramener vers la fenêtre.

– Vous pensez encore à elle, n'est-ce pas?

Je me redresse brusquement sur mon siège, étonné, et je regarde désormais le conducteur d'un air sérieux. Je le vois dans le rétroviseur, un petit Asiatique d'une cinquantaine d'années. Ses yeux bridés donnent l'impression qu'il sourit constamment.

– Je vous demande pardon? Il me retourne un regard amusé dans le reflet du miroir :

– Allons, vous savez bien de qui je veux parler : la fille de votre rêve!

Stupéfait, je le regarde sans pouvoir prononcer le moindre mot. Peut-être me suis-je endormi? Ai-je parlé pendant mon sommeil? Non, impossible!

– Vous êtes tout pâle! Ne soyez pas surpris, je peux sentir ces choses-là. J'ai moi-même connu un grand amour, dans le temps...

Sa voix laisse deviner une once de regret, de souffrance. Je suis un peu déconcerté et vaguement mal à l'aise, mais cet homme ne m'inspire aucune antipathie.

– Eh bien, vous dites vrai, je vois une femme chaque nuit dans mes rêves; je ne peux pas la toucher, ni sentir son parfum, mais elle est là, je me sens bien et je sais que je l'aime. C'est étrange à vrai dire, mais c'est comme ça. Vous devez certainement me prendre pour un fou.

J'esquisse un léger rictus, troublé par cette conversation avec un inconnu.

– Dans le pays d'où je viens, on raconte qu'aucun rêve n'est anodin et que chacun possède sa propre signification. Cela me rappelle d'ailleurs une histoire que mon grand-père, qui était un homme respectable et respecté de tous, nous racontait à mon frère et moi lorsque nous étions enfants. Voulez-vous que je la partage avec vous?

Je regarde une dernière fois ma montre : nous ne sommes pas en retard.

Il me sourit puis commence son histoire. Je m'enfonce profondément dans mon siège pour ne rien perdre de son récit. Je ne suis plus dans ce taxi, je ne suis plus dans cette ville, je pars loin, quelque part en Chine...



HOUANG VA TROUVER LE VIEUX SAGE

LE JEUNE HOUANG, un pauvre paysan, tomba sous le charme de la belle Meï, fille d'un riche propriétaire. Elle le séduisit d'un seul regard. Or, lorsqu'il osa lui parler d'amour, elle fronça ses sourcils peints et lui dit :
– Tu me plais bien mais tu n'as aucune fortune. Deviens riche comme mon père, et alors tu pourras demander ma main.

Houang s'en alla, tête basse; il ne savait que faire. Comment devenir riche? Il avait beau se poser la question, il ne trouvait pas de réponse. Ses amis, consultés, lui conseillèrent d'aller trouver le Vieux Sage qui habitait par-delà la rivière, au sommet d'une haute montagne :

– Lui te dira comment devenir riche.

– Vous avez raison.

Le jeune Houang partit donc un matin en direction de la haute montagne. À midi, il s'arrêta devant une pauvre maisonnette et frappa à la porte. Une femme vint lui ouvrir, lui proposa un bol de riz. Tout en mangeant, le garçon raconta son histoire. La femme le pria d'interroger aussi le Vieux Sage de sa part. Elle expliqua :

– Ma fille est muette. Je voudrais savoir si elle guérira un jour. Tu veux bien le faire?

Houang promit et reprit sa marche, son repas terminé. Le soir, il s'arrêta chez un paysan qui lui offrit l'hospitalité de bon cœur. Dans son jardin se trouvait un cerisier magnifique.

– Il ne donne jamais de fruits, soupira le paysan.

– Je demanderai pourquoi au Vieux Sage.

Le lendemain, Houang repartit. Passant près d'un village, il aperçut des maçons en train de construire une maison.

– Regarde, lui dirent-ils, elle est presque achevée. Hélas, juste à cet endroit, à côté de la porte, les briques ne tiennent pas. Quel malheur!

Bien entendu, Houang promit encore d'interroger le Vieux Sage.

Il marcha longtemps et arriva devant une large rivière. Aucun pont ne la traversait. Il chercha un gué, en vain...

La rivière était profonde et le paysan ne savait pas nager.

Soudain, il aperçut un grand serpent sur le sable de la berge.

– N'aie pas peur de moi, dit le serpent.

– Je n'ai pas peur, répondit Houang, seulement, je suis bien embêté : il me faut absolument passer sur l'autre rive. Tu comprends, je vais chez le Vieux Sage qui habite au sommet de la montagne, là-bas.

– Hé... fit le serpent, je vais te proposer un marché : je te fais traverser et, en contrepartie, tu demandes au Sage pour quelle raison, moi, un ancien dragon, je suis devenu un vulgaire serpent. Quelle tristesse !

– D'accord.

Le jeune Houang partit donc un matin...

Le garçon s'installa sur le dos glissant du reptile, s'accrocha comme il le put; la traversée de la rivière s'effectua en un instant.

– Je t'attends au retour, dit le serpent. N'oublie pas.

– Sois tranquille.

Le jour même vit la fin du voyage. Houang gravit la montagne escarpée par un chemin tortueux, envahi d'épines et de ronces. Il trouva le Vieux Sage assis sur le seuil de la grotte où il habitait et s'inclina respectueusement. Le Sage lui parla avec bonté, répondit à toutes les questions posées par les gens rencontrés durant le voyage, mais refusa de lui dire comment devenir riche pour épouser la belle Meï. Le garçon s'en alla, déçu... Le serpent l'attendait au bord de la rivière.

– Alors? demanda-t-il.

– Fais-moi d'abord traverser.

Ils se retrouvèrent sur l'autre rive.

– Pour redevenir dragon, dit alors Houang, il faut que tu retrouves au fond de l'eau la perle magique que tu as perdue. C'est elle qui fait de toi un dragon, tu aurais dû le savoir.

Le jour même vit la fin du voyage.

Le serpent frétille d'aise, plonge dans la rivière. Il en ressortit bientôt, triomphant.

– J'ai retrouvé la perle ! cria-t-il. J'ai aussi trouvé quelque chose pour toi dans la vase.

Et il jeta aux pieds du garçon un sac en cuir. Houang l'ouvrit : il contenait de l'or ! Pendant ce temps, le serpent redevenait dragon, sa tête grossissait, prolongée par deux cornes, son corps prenait de l'ampleur, se couvrait d'écaillés rugueuses, des ailes poussaient sur son dos. Il s'envola sous les yeux émerveillés de Houang, en lui criant un grand merci. Le garçon reprit le chemin du retour avec son sac. Il commençait à comprendre pourquoi le Vieux Sage ne lui avait indiqué aucun moyen de devenir riche. Il en eut confirmation en arrivant au village où se trouvait la maison inachevée.

– Maçons, dit-il, creusez davantage. Fouillez, il y a dans la terre quelque chose qui empêche vos briques de rester droites.

Les maçons se mirent à l'ouvrage ; leurs pioches heurtèrent bientôt un objet dur. En le dégageant, ils virent qu'il s'agissait d'un tonnelet rempli de pièces d'argent !

– Tu auras ta part, dirent-ils tout joyeux à Houang.

Le soir, Houang se retrouva chez le paysan au cerisier stérile. Là aussi, il dit à son propriétaire de creuser sous

son arbre. Le paysan obéit et trouva un coffret rempli de bijoux au milieu des racines du cerisier, qui se couvrit de fruits dès que le coffret fut enlevé. Houang ne s'étonna pas outre mesure de ce nouveau miracle. Il commençait à en prendre l'habitude. Le paysan lui offrit des bijoux en cadeau, avec mille remerciements. « Cette fois, pensa le garçon avec satisfaction, je suis assez riche pour épouser la belle Meï. » Cela le fit marcher plus vite. Il ne lui restait plus qu'à rendre visite à la vieille femme dont la fille était muette. Celle-ci le guettait avec impatience et l'interrogea aussitôt. Il lui répéta le message.

– Voilà ce que m'a dit le Vieux Sage : votre fille guérira lorsqu'elle verra l'homme qui lui est destiné.

– Quel bonheur ! s'exclama la vieille. Je suis si contente. Ah, quel dommage que ma Keng ne puisse entendre cet heureux présage !

– J'ai tout entendu, ma mère.

Une jeune fille venait de sortir de la maisonnette, émue et souriante.

Et quand Houang l'aperçut, avec son beau visage rempli de douceur et sa fine silhouette, il comprit que jamais il ne demanderait la belle Meï en mariage puisqu'il venait de trouver la femme de sa vie. Le garçon épousa Keng, et ils furent heureux bien longtemps. Certains prétendent que Houang devint un jour empereur de Chine, mais je crois que, là, ils exagèrent.



7:36



A.B.C.

A.B.C.

A.B.C.



De : alex.wijkner@blåblå.se

Envoyé : lundi 17 janvier 2011 09:05

À : damien.lequoz@dam.fr

Objet : Voyage annulé

📧 [Nils Holgersson](mailto:Nils.Holgersson)

God dag, Damien !

Désolé, je suis en Scanie, bloqué par des épaisseurs de neige incroyables. Les routes sont impraticables et les aéroports fermés !

En pièce jointe, l'histoire de notre chère Selma Lagerlöf que je relis devant une bonne flambée et un plat de surströmming arrosé d'un grand verre de Lättöl; cela ne vaut pas, tu le sais, l'aquavit que faisait mon grand-père avec de la graisse de glouton en rut, mais les lois sur l'alcool ont bien changé, ici... Bref, pour en revenir à notre histoire, tu me diras ce que vous en avez pensé.

Je bois un coup de Lättöl à la santé de tous. Hej då!

Alex





Nils
Le merveilleux voyage de
Holgersson
à travers la Suède

À CE MOMENT PRÉCIS, le jars venait de découvrir la manière de s'élever du sol. Il fut incapable, par contre, de s'arrêter pour faire tomber le garçon, et celui-ci dut l'accompagner dans les airs. Le décollage fut si rapide que le garçon en eut le vertige. Et avant même d'avoir l'idée de lâcher le cou du jars, il

se trouva si haut que toute chute aurait signifié la mort. Tout ce qu'il pouvait faire pour améliorer sa situation, c'était d'essayer de rejoindre le dos du jars. Ce qu'il entreprit comme il put mais non sans peine. De même qu'il eut du mal à se maintenir sur le dos glissant entre

Des champs et des prés.

Des champs et des prés.

les deux ailes qui battaient l'air. Il dut plonger profondément ses mains dans les plumes et le duvet et s'y agripper pour ne pas glisser vers l'abîme.

Le garçon fut perdu pendant un moment tant la tête lui tournait. L'air sifflait et chuintait à ses oreilles, les ailes battaient, les plumes frappaient l'air en un véritable mugissement de tempête. Treize oies volaient autour de lui, battant l'air à grands coups d'ailes et criant tant et plus. Tout ondulait devant ses yeux et ça bourdonnait dans ses oreilles. Il n'aurait su dire si elles volaient haut ou bas ni où elles allaient.

Enfin il retrouva suffisamment ses esprits pour comprendre qu'il lui fallait savoir où les oies emmenaient ainsi. Mais ce n'était pas si simple que ça car il se sentait incapable de regarder en bas, il savait que le vertige l'attendait s'il essayait.

Les oies sauvages ne volaient pas très haut puisqu'elles savaient leur nouveau compagnon de route incapable de respirer dans l'air raréfié. Pour lui aussi, elles volaient un peu moins vite que d'habitude.

Au bout d'un moment, le garçon se força quand même à jeter un coup d'œil en bas. Et il découvrit qu'au-dessous de lui on avait étalé une grande nappe, divisée en une quantité incroyable de carreaux, petits et grands.

« Où diable suis-je donc arrivé ? » se demanda-t-il.

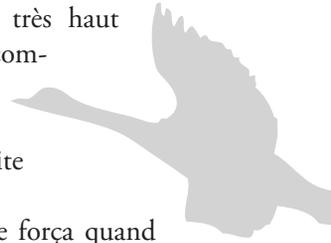
Il ne voyait rien d'autre que cet assemblage de carreaux. Certains étaient de travers et certains en longueur, mais partout c'étaient des lignes droites et des angles nets. Rien n'était rond, rien n'était courbe.

– Qu'est-ce que c'est que cette étoffe à carreaux que je vois ? marmonna le garçon sans attendre de réponse.

Mais les oies sauvages qui volaient à ses côtés crièrent tout de suite :

– Des champs et des prés. Des champs et des prés.

Alors il comprit que cette grande étoffe à carreaux qu'il survolait était les terres plates de Scanie. Et il comprit pourquoi elle était si bariolée et quadrillée. Tout d'abord, il reconnut les carreaux d'un vert intense : c'étaient les champs de seigle qu'on avait ensemencés l'automne dernier et qui étaient restés verts sous la neige.



Les carreaux d'un jaune terne étaient des chaumes qu'on avait moissonnés l'été dernier, les bruns d'anciens champs de trèfle, et les noirs des champs à betteraves non cultivés ou des jachères récemment labourées.

Les carreaux bruns à bords jaunes étaient certainement des forêts de hêtres puisque les grands arbres de l'intérieur de la forêt perdent leurs feuilles en hiver tandis que les jeunes qui poussent en bordure gardent jusqu'au printemps leurs feuilles sèches et jaunies.

Il y avait aussi des carreaux sombres avec du gris au milieu : c'étaient les grandes fermes bâties autour de la cour, avec leurs toits de chaume noircis et leurs cours pavées. Et des carreaux verts bordés de marron aussi : c'étaient les parcs, dont les pelouses reverdissaient déjà tandis que les arbres n'avaient encore que leur écorce nue et marron.

Le garçon ne put s'empêcher de rire en contemplant ce véritable quadrillage.

Mais quand les oies l'entendirent rire, elles crièrent, comme sur un ton de reproche :

– Terre riche et fertile. Terre riche et fertile.

Le garçon avait déjà repris son sérieux.

« Comment peux-tu rire encore, toi à qui vient d'arriver ce qui peut arriver de pire à un être humain ? » pensa-t-il.

Mais il n'était pas de ceux qui restent graves très longtemps.

Il commençait à s'habituer au vol et à la vitesse et, n'étant plus obligé de penser uniquement à son équilibre sur le dos du jars, il put remarquer à quel point l'air

Terre riche et fertile.

Terre riche et fertile.

était empli de vols d'oiseaux en route vers le nord, qui tous criaient et s'appelaient entre eux.

– Alors comme ça vous avez traversé aujourd'hui ? criaient certains.

– Oui, répondaient les oies. Et ce printemps, qu'est-ce qu'il donne ?

– Pas une feuille sur les arbres et l'eau des lacs est glaciale. Quand les oies survolaient une propriété où la volaille était sortie dans la basse-cour, elles criaient :

– Comment s'appelle votre ferme ? Comment s'appelle votre ferme ?

Et un coq tendait le cou pour répondre :

– Notre ferme s'appelle Petit-Champ, cette année comme l'an passé, cette année comme l'an passé.

La plupart des maisons devaient porter le nom de leur propriétaire, comme le veut l'usage en Scanie, mais, au lieu de répondre qu'ils appartenaient à Per Matsson ou



Ola Bosson, les coqs inventaient des noms qu'ils estimaient plus convenables.

Ceux qui habitaient les fermes minuscules ou les chaumières de pauvres métayers criaient :

– Cette ferme s'appelle... Manque-de-grain.

Et ceux qui appartenaient aux plus misérables journaliers criaient :

– Cette ferme s'appelle Croque-petit, Croque-petit, Croque-petit.

Les coqs baptisaient les grandes fermes prospères de noms superbes comme Champ-de-Belle-Fortune, Montagne-d'Œufs ou Bourg-d'Argent.

Les coqs des manoirs, eux, étaient trop orgueilleux pour plaisanter sur ce sujet. L'un d'eux criait comme s'il avait voulu se faire entendre jusqu'au soleil :

– Ici, c'est le manoir de Dybeck. Cette année comme l'an passé. Cette année comme l'an passé.

Et, un peu plus loin, un autre claironnait :

– Ici, c'est Svaneholm. Tout le monde devrait savoir ça. Le garçon remarqua que les oies ne volaient pas en ligne droite mais zigzaguaient de-ci, de-là, au-dessus de la plaine de Söderslätt, apparemment contentes de se retrouver en Scanie et désireuses de dire bonjour à toutes les fermes.

Elles arrivèrent au-dessus de quelques gros bâtiments hérissés de longues cheminées et entourés de constructions plus petites.

– Ici, c'est la sucrerie de Jordberga, crièrent les coqs. La sucrerie de Jordberga.

Assis sur le dos du jars, le garçon tressaillit. Il aurait dû la reconnaître. Elle était située non loin de chez lui et l'année précédente il y avait travaillé comme gardeur d'oies. Mais d'en haut comme ils l'étaient, rien ne devait se ressembler.

Cette ferme s'appelle Croque-petit, Croque-petit, Croque-petit.

La sucrerie de Jordberga! Et Åsa la gardeuse d'oies et le petit Mats qui avaient été ses camarades l'an passé! Le garçon aurait bien aimé savoir s'ils y étaient encore. Qu'auraient-ils dit s'ils avaient su qu'il volait au-dessus de leurs têtes?

Jordberga disparut à leur vue tandis qu'ils se dirigeaient vers Svedal et Skabersjö puis firent le détour par le cloître de Börringe et Håckeberga. Ce jour-là, le garçon vit plus de la Scanie qu'il n'en avait vu jusqu'à présent.



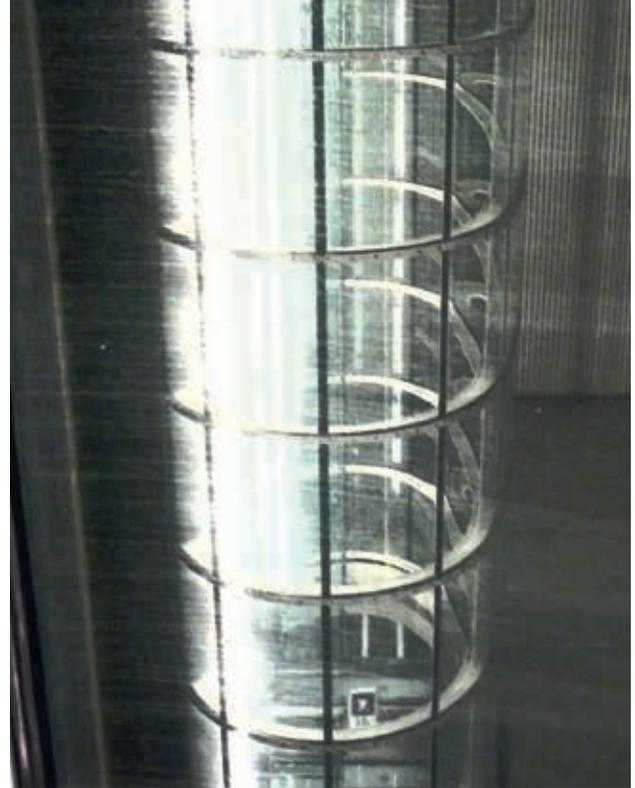
8:42

Hail C

O N M'EFFLEURE le genou. Toujours l'ombre, déjà loin, de cette femme insaisissable. Elle me sort de mes divagations. Un coup d'œil vers l'horloge en face de moi : deux heures que je poireaute là, sans quitter ce maudit siège. Ces récits m'ont fait oublier le temps. Le brouhaha qui règne dans l'aéroport me ramène pourtant à la réalité et me rappelle que ce n'est pas vers la Chine ou la Suède que je me dirige. Parfaite, l'histoire d'Alex! Je lui réponds tout de suite.

De : damien.lequoz@dam.fr
À : alex.wijkner@blåblå.se
Objet : Re : voyage annulé

Merci Alex,
Ce conte colle vraiment bien à notre thème. Rassure-toi : moi non plus je ne peux pas être à l'heure au rendez-vous de Bologne. Mon avion a déjà 2 heures de retard. Je te recontacterai dans la soirée. Au plaisir de boire un verre ensemble.
Damien



C'est en rabattant l'écran de mon Mac qu'une nouvelle aventure jaillit dans mon esprit. Cette pomme... Elle ressemble étrangement à un dessin que m'avait donné mon neveu. C'était il y a quelques années, après lui avoir raconté une histoire. Cela me revient à présent : c'était un conte du Limousin. Rien d'extraordinaire, mais il avait laissé place à l'imagination : Mickaël était revenu des esquisses plein les mains. Ce conte traditionnel, il l'avait revu à sa façon, presque comme un *road trip*. Il voulait que je choisisse un croquis parmi ses nombreuses œuvres, et j'avais gardé cette grosse pomme dessinée au feutre rouge.



LES 3 POMMES

LIL ÉTAIT UNE FOIS trois jeunes gens pauvres qui se promirent d'aller chercher la fortune comme si c'était une chose qu'on ramasse au bord de sa route. Le premier s'en alla par les chemins; il marcha longtemps et ne trouva rien, si ce n'est une pauvre vieille, en peine avec un mouton qu'elle essayait en vain de



sortir du fossé dans lequel il était tombé.

– Aide-moi, lui dit-elle.

Il refusa et se moqua d'elle.

Alors la vieille lui dit :

– Marche! Comme tu feras, tu trouveras.

Il n'alla pas plus loin et, déçu, s'en retourna plus pauvre qu'avant.

Il dit aux autres :

– Je n'ai rien trouvé.

Le second dit :

– Je pars et peut-être je trouverai.

Il marcha longtemps et ne trouva rien, si ce n'est la pauvre vieille, en peine avec son mouton qu'elle essayait de sortir du fossé dans lequel il était tombé.

– Aide-moi, lui dit-elle.

Il refusa et se moqua d'elle. Alors la vieille lui dit :

– Marche, comme tu feras tu trouveras.

Il n'alla pas plus loin et, déçu, s'en retourna plus pauvre qu'avant.

Il dit aux deux autres :

– Je n'ai rien trouvé.

Le troisième dit :

– Je pars et peut-être je trouverai.

Il marcha longtemps et ne trouva rien, si ce n'est la vieille, en peine avec son mouton qu'elle essayait de sortir du fossé dans lequel il était tombé.

– Aide-moi, lui dit-elle.

Il s'approcha et aida la vieille à sortir le mouton du fossé.

Lorsqu'ils eurent réussi, la vieille tira de sa poche trois belles pommes et lui dit :

– En remerciement de tes services, voici trois pommes que tu ouvriras l'une après l'autre quand tu trouveras de l'eau.

Il marcha encore longtemps...

Il marcha encore longtemps et ne trouva rien, si ce n'est un peu d'eau dans l'empreinte d'un sabot de bœuf.

Aussitôt il ouvrit la première pomme et alors apparut une belle jeune fille qui lui demanda à boire. Il lui offrit l'eau qui était dans l'empreinte du sabot de bœuf.

Mais cela devait être insuffisant car, à la dernière goutte, elle disparut.

Il reprit sa marche et marcha encore longtemps, ne trouvant rien, si ce n'est un peu d'eau dans une ornière.

Aussitôt il ouvrit la deuxième pomme et apparut une belle jeune fille, encore plus belle que la première, qui lui demanda à boire.

Il lui offrit l'eau contenue dans l'ornière.



Mais cela devait être insuffisant car, à la dernière goutte, elle disparut.

Alors il se promit qu'il attendrait de trouver beaucoup d'eau pour ouvrir la troisième pomme.

Il marcha et marcha encore longtemps.

Enfin il arriva à une fontaine.

Aussitôt il ouvrit la troisième pomme et alors apparut une magnifique jeune fille blonde, bien plus belle que les deux autres. Elle lui demanda à boire. Il lui offrit l'eau de la fontaine.

Cette fois la jeune fille ne disparut pas. Elle lui dit :

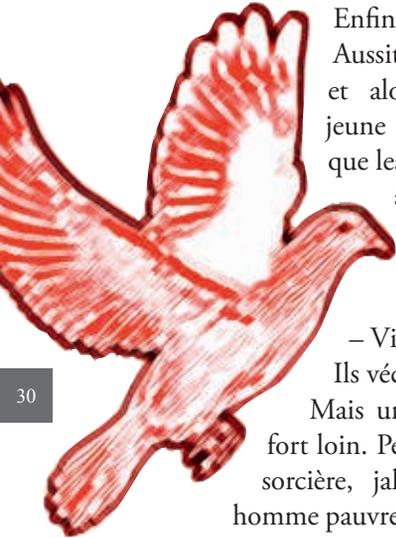
– Viens dans mon château.

Ils vécurent ensemble, très heureux.

Mais un jour le jeune homme partit fort loin. Pendant son absence, une vieille sorcière, jalouse du bonheur du jeune homme pauvre et de la jeune fille blonde, vint au château et, par surprise, enfonça une épingle dans la tête de la belle qui aussitôt devint colombe et s'envola.

Viens dans mon château.

Lorsqu'il revint, le jeune homme ne trouva plus celle qu'il aimait. Il ne vit que cette vieille qui tournait autour de lui en ricanant. De ce jour, il fut malheureux. On le voyait se promener sans cesse, pensif et triste.



Un matin, les yeux du jardinier furent attirés par une colombe qui se posait sans peur au milieu du parc. Il alla dire au jeune homme :

– Dans le parc est une colombe.

– Attrape-la, dit le jeune homme indifférent et tout à sa tristesse.

Les yeux du jardinier furent attirés par une colombe...

Le jardinier fit un piège, attrapa la colombe, la mit dans une belle cage et la porta au château.

Le jeune homme était de plus en plus triste et la vieille sorcière tournait autour de lui en ricanant, heureuse du mal qu'elle voyait grandir chaque jour dans le cœur de l'amoureux.

Dans un moment de fort chagrin, le jeune homme prit la colombe et la caressa doucement, si doucement que sous ses doigts il sentit la tête d'une épingle.

Surpris, il dit :

– Comme il doit souffrir, ce pauvre oiseau!

Et il enleva l'épingle.

Aussitôt la colombe disparut et à sa place apparut sa belle aux cheveux blonds.

Alors, il fit allumer un four et ordonna qu'on y jette la vieille sorcière.

Elle fut brûlée jusqu'à ce que ses os deviennent du charbon.

Et ils furent heureux jusqu'au bout de leur vie.



9:35

LE CRÉPITEMENT des flammes du four s'estompe dans mon esprit à mesure que je reprends pied dans la réalité. Je jette quelques notes sur mon carnet, de peur de laisser s'envoler ce conte de ma mémoire. Un regard rapide autour de moi : la situation n'a pas changé au cours de ma rêverie ; lassé, je me lève pour flâner le long du terminal d'embarquement, parmi les valises échouées et les voyageurs impatientes survolant des magazines.

Je n'ai pas fait trois pas que mon œil est attiré par la masse sombre d'un élégant volume relié abandonné sur le siège voisin. Je me penche, curieux, sur la couverture de cuir ; là, au creux des dorures un peu fanées, repose un titre familier :

Les Mille et Une Nuits.

Ces cinq mots en évoquent des milliers d'autres. Je ne peux m'empêcher de feuilleter ce livre qui ne m'appartient pas. De conte en récit, je vogue entre les pages pour finalement aborder les rivages d'une aventure riche en péripéties : la légende de Sindbad le marin...

A landscape painting showing a coastal town with a large mountain in the background. The town is built on a hillside, and the mountain is a prominent feature in the distance. The scene is bathed in a warm, golden light, suggesting a sunset or sunrise. The foreground shows a body of water and some greenery.

Sindbad le marin

Deuxième voyage : l'oiseau rokh

L'ATMOSPHÈRE s'assombrissait avec une rapidité linaccoutumée. Une sorte d'énorme nuage cacha soudain le soleil. Je l'observai un moment et découvris qu'il s'agissait en fait d'un énorme oiseau qui venait de surgir du fond de l'horizon. Je me sentis plongé dans un abîme d'étonnement, tandis que me revenait en

mémoire une histoire que j'avais entendue autrefois, rapportée par des marins et des voyageurs qui s'étaient risqués eux aussi à découvrir les cités de ces régions lointaines. Ils assuraient qu'en certaines îles de ces parages vivait un oiseau appelé rokh, dont les dimensions pouvaient rivaliser avec celles des nuages. Je compris alors que la coupole que j'avais sous les yeux n'était autre qu'un œuf gigantesque, pondu par la femelle de ce monstre volant. Et c'était elle, assurément, qui fon-

En certaines îles de ces parages vivait un oiseau appelé rokh...

daît à présent vers son nid où je m'étais hasardé imprudemment. Ouvrant tout grand ses ailes, elle se posa en effet en cet endroit et recouvrit de son corps l'œuf monstrueux qu'elle se mit en devoir de couvrir. Je la vis ainsi allonger sur le sol ses pattes et ses serres formidables, avant de s'endormir.

Gloire soit rendue cette fois encore au Dieu vivant qui ne dort jamais.

J'avais vu s'abattre devant moi l'une des griffes de la bête, semblable au soc de fer d'une charrue géante, et une idée m'était venue. Je m'approchai et, après avoir dénoué le turban que je portais enroulé autour de ma

Peut-être cet oiseau consentira-t-il à m'enlever dans les airs...

tête, j'en attachai solidement une extrémité autour de ma taille, avant de nouer l'autre, aussi solidement qu'il se pouvait, autour de la griffe de l'oiseau.

Je songeais : « Peut-être cet oiseau consentira-t-il à m'enlever dans les airs pour me transporter dans quelque lieu habité. Sinon, sans nul doute possible, il me faudra mourir ici. Si d'aventure nous venons à toucher le sol quelque part, je pourrai toujours trancher d'un coup de couteau le morceau d'étoffe qui me retient attaché à sa patte; et ainsi délivré de la menace que font planer sur moi ces animaux effrayants, peut-être me sera-t-il possible un jour de connaître à nouveau, à l'issue de mon périple, un repos mérité... »

Cette nuit-là, je veillai jusqu'au matin.

L'aube resplendissait.

Sindbad le marin

L'oiseau rokh ne tarda pas à prendre son envol, moi toujours solidement attaché à sa griffe, et toujours cramponné à mon précieux sac à provisions. L'animal ne s'était même pas aperçu de ma présence ; il ne pouvait sentir ce poids infime attaché à sa patte, aussi insignifiant à ses yeux que celui d'une plume. Il volait sans relâche, m'emportant toujours plus haut, si haut que la terre disparut à mes regards et que je craignis un instant qu'il n'allât se heurter à la voûte du ciel. Puis soudain, courbant la tête, il piqua vers le sol. À ce que je pus voir, il se dirigea d'abord vers un endroit situé à l'orée d'une ville, attiré là par la présence de grandes auges remplies de grain. Lorsque le sol ne fut plus pour moi

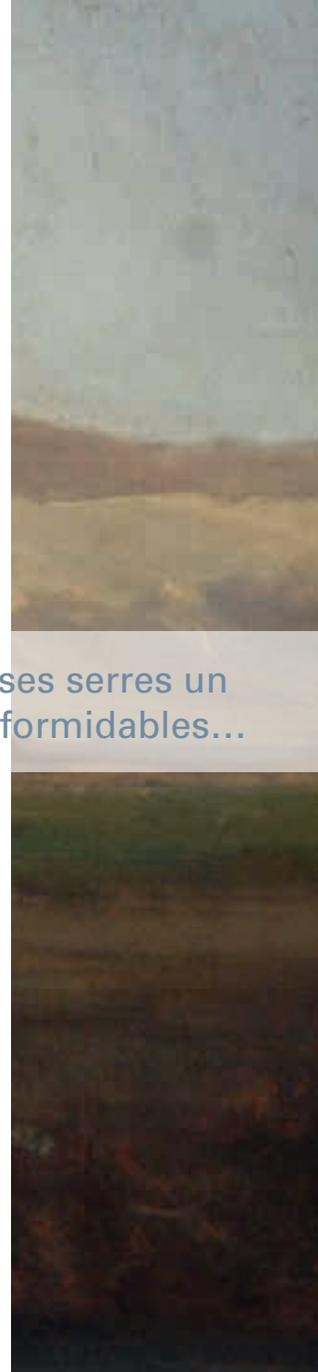
qu'à une distance à peine égale à deux tailles d'homme, je tirai mon couteau accroché à ma ceinture et en appliquai le tranchant sur le nœud qui me reliait à l'oiseau. Le nœud résista à cette première tentative, et je me sentis à nouveau tiré vers le haut. Enfin le rokh prit la direction d'une vallée, aux abords de laquelle il toucha terre peu après.

Cette fois, j'avais réussi à trancher le nœud, en ayant grand soin de me tenir aussi parfaitement immobile que possible afin que l'oiseau ne me

Il tenait à présent dans ses serres un serpent de dimensions formidables...

remarquât point. Il se tenait debout sur ses gigantesques pattes. Il s'ébroua d'abord un instant, puis je le vis faire quelques pas et se saisir brusquement de quelque chose à la surface du sol : il tenait à présent dans ses serres un serpent de dimensions formidables, impressionnant de longueur et large à l'avenant, qu'il se hâta d'emporter avec lui dans les airs où je le vis rapidement prendre de la hauteur.

Extrait de l'ouvrage Les Aventures de Sindbad le marin de René R. Khawan © Casterman. Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Éditions Casterman.



10:43



IL EST PRESQUE ONZE HEURES. Déjà quatre foutues heures que j'attends mon vol ! Rendez-vous compte : j'ai eu le temps d'aller dans le Limousin, en Chine puis en Suède, avant de finir par une escale au Moyen-Orient. Rien que ça ! En fouillant les poches de mon vieil imper à la recherche de mon tabac, je retrouve la carte reçue hier. Je l'avais oubliée. Elle vient de mon ami Friedrich qui tient un bar à Barcelone. Le souvenir de notre rencontre me revient soudain : à l'automne 89, je me trouvais à Berlin pour un projet de bouquin de photos sur le Mur. L'Histoire en a fait tout autre chose : en quelques jours ce n'était plus qu'un tas de cailloux. Pris dans l'euphorie de ces instants où tout semblait pouvoir advenir, j'avais rencontré Friedrich avec d'autres Allemands de l'Est débarqués dans les premiers moments de la fin du régime « communiste ». Nous avons passé une semaine à déambuler dans les rues de la ville qui vivait sans se soucier du temps : à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, des groupes de gens se rencontraient, discutaient, buvaient... Lors d'une de ces douces nuits, nous avons longuement évoqué nos lectures de jeunesse. Tous deux avons été marqués par *Le Compagnon de voyage* d'Andersen, un conte qui invite à cheminer de par le monde, avec à ses côtés la présence rassurante d'un ami.



LE COMPAGNON DE VOYAGE

LE PAUVRE JOHANNES était bien triste : son père était fort malade et ne survivrait pas. Il n'y avait absolument qu'eux deux dans la petite pièce; la lampe, sur la table, était sur le point de s'éteindre, c'était tard, le soir...



– Tu as été un bon fils, Johannes, dit le père malade. Notre-Seigneur t’aidera sûrement à faire ton chemin dans le monde!

Et il le regarda gravement de ses bons yeux, respira profondément et mourut; on aurait dit qu’il dormait. Mais Johannes pleurait : maintenant, il n’avait plus personne au monde, ni père ni mère, ni sœur ni frère. Le pauvre Johannes! Il se mit à genoux devant le lit et embrassa la main de son père mort, pleurant bien des larmes amères, mais ses yeux finirent par se fermer et il s’endormit, la tête contre le dur bois de lit. [...]

Toutes les fleurs étaient si fraîches, si jolies sous la chaleur du soleil...

La semaine suivante, le mort fut enterré. Johannes suivait de tout près le cercueil. Maintenant, il ne verrait plus ce bon père qui l’avait tant aimé. Il entendit que l’on jetait de la terre sur le cercueil, en entrevit le dernier angle, mais à la pelletée suivante, celui-ci aussi disparut; alors, ce fut comme si son cœur se brisait, tant il avait de peine. Autour de lui, on chantait un cantique.

C’était tellement beau à entendre, les larmes lui vinrent aux yeux, il pleura et cela lui fit du bien dans son chagrin. Le soleil, splendide, brillait sur les arbres verts comme s’il voulait dire : « Ne sois pas si triste, Johannes! Tu vois comme le ciel bleu est beau; ton père est là-haut maintenant, il prie le bon Dieu que tout aille bien pour toi, toujours! »

– Je serai toujours bon, dit Johannes. Ainsi je monterai au Ciel, moi aussi, retrouver mon père, et quelle joie ce sera quand nous nous reverrons! Que de choses je pourrai lui raconter; et lui, à son tour, m’en montrera tant! Il aura tant de choses à m’apprendre de toutes les délices célestes, tout comme il m’en a tant enseigné ici-bas. Oh! Quelle joie ce sera!

Johannes se représentait tout cela si nettement qu’il en souriait alors que ses larmes coulaient encore sur ses joues. Dans les châtaigniers, les petits oiseaux pépiaient : « Cui-cui! Cui-cui! »

Ils étaient tout contents quoique, bien sûr, ils assistent à cet enterrement, mais ils devaient savoir que le mort était au Ciel maintenant, qu’il avait des ailes bien plus belles et plus grandes que leurs, qu’il était heureux maintenant parce qu’il avait été si bon ici-bas, et c’était de cela qu’ils étaient contents.



Johannes les voyait s'envoler des arbres verts pour s'en aller loin de par le monde et lui aussi eut grande envie de s'envoler avec eux. [...]

Le lendemain matin, de bonne heure, Johannes fit son petit baluchon, serra dans sa ceinture tout son héritage qui consistait en cinquante rixdales et quelques skillings d'argent : c'était avec cela qu'il voulait se rendre dans le vaste monde. Mais d'abord, il alla au cimetière, à la tombe de son père, dit son Notre Père et ajouta :

– Au revoir, cher père, je serai toujours un homme bon, ainsi, tu prieras sûrement le bon Dieu que tout aille bien pour moi!

Dans le champ où marchait Johannes, toutes les fleurs étaient si fraîches, si jolies sous la chaleur du soleil, elles s'inclinaient au vent comme si elles voulaient dire : « Bienvenue à la campagne! Est-ce que tout n'est pas charmant, ici? » Pour Johannes, il se retourna encore une fois afin de voir la vieille église où, petit enfant, il avait été baptisé, où, chaque dimanche, il était allé avec son vieux père chanter son cantique. Alors il vit, tout en haut, dans un des trous du clocher, le génie de l'église avec son petit bonnet rouge pointu, qui se protégeait, d'un bras, le visage pour que le soleil ne lui blesse pas les yeux. Johannes lui fit au revoir d'un signe de tête et le petit génie agita son bonnet rouge, se mit la main sur le cœur et se baisa plusieurs fois les doigts pour montrer

tout le bien qu'il lui souhaitait et pour qu'il fit vraiment un heureux voyage.

Johannes pensait à toutes les belles choses qu'il pourrait voir dans le vaste monde magnifique, et il marcha, marcha. Jamais encore il n'était allé si loin ; il ne connaissait pas les villes qu'il traversait ou les gens qu'il rencontrait, il était maintenant bien loin, parmi des étrangers.

Il dut se coucher sur une meule de foin...

La première nuit, il dut se coucher sur une meule de foin, dans un champ, pour dormir, il n'eut pas d'autre lit. Mais c'était charmant, trouva-t-il : le roi ne pouvait avoir mieux. Le champ tout entier avec la rivière, la meule de foin et le ciel bleu par-dessus faisaient une belle chambre à coucher. L'herbe verte avec ses petites fleurs rouges et blanches servait de tapis, les bosquets de sureau et les haies d'églantiers étaient les bouquets de fleurs, et pour lavabo, il avait toute la rivière avec son eau limpide et fraîche où les roseaux faisaient la révérence, disant à la fois bonsoir et bonjour. La lune était vraiment une grande lampe tout là-haut sous le plafond bleu et elle ne mettait pas le feu aux rideaux. Johannes pouvait dormir bien tranquille, et c'est bien ce qu'il fit. Il ne se réveilla qu'au lever du soleil et tous les petits oiseaux alentour chantaient : « Bonjour! Bonjour! Tu n'es pas debout? »





Les cloches sonnaient pour appeler à l'église, c'était dimanche, les gens allaient entendre le pasteur et Johannes les suivit, il chanta un cantique et entendit la parole de Dieu, il eut l'impression d'être dans sa propre église où il avait été baptisé et où il avait chanté des cantiques avec son père. [...]

À la porte du cimetière, il y avait un vieux mendiant appuyé sur sa béquille, Johannes lui donna les skillings d'argent qu'il avait et poursuivit son chemin, heureux et content, de par le vaste monde. Vers le soir, le temps devint épouvantable, Johannes se dépêcha de se réfugier sous un toit, mais il fit bientôt nuit noire. Alors, il atteignit enfin une petite église juchée toute seule sur une hauteur. Par chance, la porte était entrouverte et il se faufila à l'intérieur : il resterait là jusqu'à ce que le mauvais temps s'apaise.

– Je vais me mettre là, dans un coin! dit-il. Je suis tout fatigué, j'ai bien besoin de me reposer un peu. Puis il s'assit par terre, joignit les mains et récita sa prière du soir, et aussitôt s'endormit et rêva tandis qu'au-dehors se succédaient les éclairs et le tonnerre. Quand il se réveilla, on était au milieu de la nuit, le mauvais temps était passé et la lune brillait sur lui à travers les fenêtres. Au milieu de l'église, il y avait un cercueil ouvert, un mort dedans qui n'était pas encore enterré. Johannes n'eut pas peur du tout, il avait la conscience tranquille et il savait bien que les morts ne font de mal à personne ; ce sont les vivants, les méchantes



gens, qui font du mal. Or il y avait deux vivants, deux méchantes personnes de ce genre qui se tenaient tout près du mort qu'on avait déposé dans l'église avant de le mettre en tombe, elles voulaient lui faire du mal, ne pas le laisser en repos dans son cercueil mais le jeter par la porte de l'église, ce pauvre mort.

– Pourquoi voulez-vous faire ça? demanda Johannes. C'est mal, c'est méchant, laissez-le dormir, au nom de Jésus!

– Hé! bêtises! dirent les deux sales individus. Il nous a trompés! il nous doit de l'argent, il n'a pas pu payer et maintenant il est mort par-dessus le marché, comme ça nous n'aurons pas un skilling. Aussi nous voulons nous venger comme il faut, il va rester à la porte de l'église, comme un chien!

Le mauvais temps était passé et la lune brillait sur lui à travers les fenêtres.

– Je n'ai que cinquante rixdales, dit Johannes. C'est tout mon héritage, mais je vous les donnerai volontiers si vous me promettez loyalement de laisser ce pauvre mort en paix. Je me tirerai sûrement d'affaire sans cet argent; je suis plein de santé et Notre-Seigneur m'aidera toujours!

– Oui, dirent ces horribles personnes, si tu veux payer ses dettes de la sorte, nous ne lui ferons rien, sois-en sûr! Et ils prirent l'argent que Johannes leur donna, rirent bien fort de sa bonté et s'en allèrent. Pour Johannes, il remit correctement le cadavre en place dans le cercueil, lui joignit les mains, dit au revoir et, assez satisfait, poursuivit son chemin par la grande forêt.

Tout autour, là où la lune parvenait à briller parmi les arbres, il voyait les charmants petits elfes jouer joyeusement; ils ne se dérangeaient pas pour lui, ils savaient bien que c'était un brave homme innocent et qu'il n'y a que les méchantes gens pour ne pas pouvoir voir les elfes. Certains n'étaient pas plus grands que le doigt, leurs longs cheveux blonds étaient retenus par un peigne d'or, ils se balançaient deux par deux sur les grosses gouttes de rosée posées sur les feuilles et l'herbe haute. Parfois, la goutte roulait par terre, alors ils tombaient parmi les longs brins d'herbe et il y avait des rires et des cris chez tous les autres petits lutins. C'était incroyablement amusant! Ils chantaient et Johannes reconnaissait parfaitement toutes les belles chansons qu'il avait apprises, petit garçon. De grandes araignées diaprées, des couronnes d'argent sur la tête, devaient tisser, d'un buisson à l'autre, de longs ponts suspendus et des palaces qui, avec la rosée,

avaient l'air de verre scintillant au clair de lune. Cela dura ainsi jusqu'au lever du soleil. Alors, les petits elfes pénétrèrent dans les boutons de fleurs et le vent emporta leurs ponts et leurs châteaux qui s'envolèrent comme de grandes toiles d'araignées.

Le vent emporta leurs ponts et leurs châteaux qui s'envolèrent...

Johannes était sorti de la forêt quand une forte voix d'homme cria derrière lui :

– Holà! camarade! Où allons-nous?

– De par le vaste monde, dit Johannes. Je n'ai ni père ni mère, je suis un pauvre garçon, mais Notre-Seigneur m'aidera sûrement!

– Moi aussi, je m'en vais dans le vaste monde! dit l'inconnu. Nous allons nous tenir compagnie.

– D'accord, dit Johannes.

Et ils s'accompagnèrent. Bientôt, ils s'aimèrent beaucoup car c'étaient des hommes bons tous les deux. Mais Johannes remarqua bien que l'inconnu était beaucoup plus malin que lui, il avait fait presque le tour du monde, il avait des choses à raconter sur tout ce qui existe.



11:52


Départs
 Departures
 Salidas



TOUTES CES BELLES HISTOIRES ne me font pas pour autant oublier que les aéroports ont ce je-ne-sais-quoi de solitude. Quand on est dans ce *no man's land* et que l'avion n'a pas encore pointé le nez, l'espace-temps se dilate, les pensées se transforment en des compagnons d'attente. En repassant image après image le film de mes obligations, je continue à penser au livre de contes, d'ailleurs je ne cesse d'y penser à ce livre. Un petit réflexe d'éditeur me ramène à tous les processus de la chaîne : la compilation des textes, la maquette, les illustrations, le budget...

Je vois les gens passer, j'imagine que tous font partie du livre ; j'imagine que tous ont une tâche précise. Laquelle ? Je croise leur regard, je scrute leurs pensées pour trouver les réponses aux questions éditoriales.

Cette fille par exemple, debout près du kiosque à lire le journal. Qui semble en fait ne rien lire du tout. Elle regarde son voisin du Relais H qui feuillette le dernier *Goncourt*. A-t-elle seulement lu la une ? Une photo prend la moitié de la page et montre deux clowns côte à côte dans la rue, assassinés.

Mais comment en est-on arrivé là ?

Le Monstre

Lundi 14 mars 2011 - N° 156892 - 1,30 € - France métropolitaine - www.lemonstre.fr

Mexique : même les clowns ne font plus rire

Macabre découverte dans le Nord, près de Ciudad Juárez : deux clowns assassinés en pleine rue.

L'horrible découverte de deux hommes déguisés en clowns et criblés de balles étonne toute la ville. Les



La Longue Errance

LE SOLEIL se leva sur l'horizon et éclaira les roseaux qui se balançaient au gré du vent, dans les marécages. Les hérons plongeaient leurs becs dans la vase, à la recherche de poissons, pendant que les poules d'eau piaillaient, entourées de leurs petits.

La légende raconte qu'autrefois un peuple vivait là, sur une île lointaine entourée de marais, un havre de paix aussi bien pour les hommes que pour les animaux. Ce lieu était l'île sacrée d'Aztlán, un paradis sur terre.

Le temps passa et les habitants d'Aztlán prirent le nom d'Aztèques. Les hommes et les femmes, habillés de peaux de bêtes ou d'un pauvre pagne, y vivaient modestement mais heureux et sans souci. Les terres d'Aztlán n'étaient pas très fertiles, mais le peu de nourriture qu'elles produisaient suffisait aux habitants pour survivre.

Une nuit, après avoir consulté les astres, leur vieux prêtre s'endormit, le cœur lourd, ayant le pressentiment que quelque chose allait se produire. Pendant son sommeil tourmenté, l'homme fit un rêve inquiétant.

Le lendemain, il rassembla toute la tribu.

Debout, la voix vibrante d'émotion, il raconta son étrange songe.

– Dans une contrée obscure, un oiseau noir s'est approché de moi. Perché sur mon épaule, il m'a murmuré à l'oreille : « Ton peuple doit quitter cette île et partir vers le lointain, sinon vous serez tous condamnés à mourir!... »

Le regard imperturbable du prêtre parcourut l'assemblée à ses pieds, et il annonça :

– Une autre terre nous attend loin d'ici, il nous faut partir. Par ces paroles, la vie des Aztèques se trouva bouleversée. [...] Les hommes savaient qu'ils n'avaient pas le choix et ils décidèrent aussitôt d'organiser le départ.

– C'est triste de quitter notre terre bien-aimée, se lamentèrent les femmes.

– Les avertissements des dieux doivent toujours être écoutés! dit le chef de tribu, avec gravité.

Les femmes commencèrent à rassembler leurs modestes biens, les hommes aiguisèrent leurs lances et éteignirent les feux. Le prêtre enveloppa la statue de Huitzilopochtli, leur idole, dans une épaisse fourrure, pour la protéger des chocs pendant le voyage. [...]

L'exode commençait...

Leurs cœurs s'attristaient d'abandonner ainsi leurs terres, leurs cabanes, leurs habitudes, mais l'espoir de trouver une nouvelle patrie les encourageait. La foi dans un avenir meilleur les portait en avant.

L'exode commençait...

Hélas, ce n'était pas facile. La marche était longue, lente et pénible. Les pierres meurtrissaient les pieds, la poussière blessait les yeux, le soleil desséchait les lèvres et la pluie trempait le peu de biens qu'ils portaient.

Exténués, les hommes établissaient parfois un campement au gré de leur périple. Les femmes pouvaient s'occuper des plus petits, et les vieillards se reposaient pendant que les chasseurs se mettaient en quête de gibier.

Malheureusement, les Aztèques étaient sans cesse repoussés par les autres tribus qui se moquaient de leur misère. Il leur arrivait même souvent de se faire attaquer.

Constamment refoulés, ils ne s'installèrent nulle part et furent obligés de continuer leur route, malgré la fatigue, les gémissements des enfants, les plaintes des plus âgés. Ainsi passèrent de longues années.

Le prêtre qui avait fait ce rêve prémonitoire était mort depuis longtemps. Son successeur avait aussi succombé aux difficultés de l'exode et son successeur également. Les



enfants naissaient et grandissaient, puis vieillissaient et trouvaient la mort... Mais la marche ne s'arrêtait jamais.

– Trouverons-nous un jour ces terres mystérieuses que l'on nous a promises, ou est-ce un leurre? doutait un grand nombre d'entre eux.

– Cette longue route ne finira donc jamais! se lamentaient d'autres voix.

Les jeunes posaient toujours la même question :

– Quand? Quand arriverons-nous dans notre nouvelle patrie?

Et le dieu se tut.

Mais le cortège devait avancer toujours et encore, droit devant.

La marche continua, exténuante et semée de dangers. Chaque fois que les Aztèques s'arrêtaient pour se ressourcer, les autres peuples les méprisaient et riaient de leur pauvreté.

– C'est dégoûtant! Ces gueux mangent des grenouilles et des insectes! s'exclamaient-ils, arrogants et indifférents à leurs souffrances.

Souvent la tribu était menacée de massacre si elle ne s'éloignait pas au plus vite des terres des uns ou des autres. Alors, les femmes pliaient leurs pauvres bagages, et tous se remettaient péniblement sur les routes.

Ils franchirent ainsi les plaines, les déserts, escaladèrent les montagnes, traversèrent les rivières... [...]

Et voilà qu'une nuit, le nouveau prêtre, Tenoch, eut à son tour une vision. Dans son sommeil agité, l'homme entendit une voix caverneuse lui ordonner de se

présenter le lendemain devant son peuple, pour faire une déclaration.

À l'aube, le prêtre rassembla tous les survivants.

Les yeux agrandis par l'exaltation, il brandit fermement de ses deux mains la statue de Huitzilopochtli, le dieu protecteur.

L'idole parla alors aux Aztèques, d'une voix grave et lente, à travers la bouche du vieil homme :

– Moi, dieu de la Guerre et du Soleil, je vous promets, à vous mon peuple, une grande gloire. Votre errance s'arrêtera prochainement. Bientôt, vous rencontrerez un aigle royal posé sur un cactus nopal, ce sera mon signe divin. L'oiseau portera dans ses griffes un serpent. Cet endroit sera couvert de roseaux et de nombreux reptiles l'habiteront; pourtant, c'est là que vous établirez votre royaume. Il sera le plus grand et le plus puissant de tous. Ce serpent capturé incarnera toutes les tribus ennemies qui vous ont persécutés, pendant ces décennies de migration. L'aigle sera le signe de votre futur empire, car vous serez les maîtres du monde!

Et le dieu se tut.

Après un court silence, les cris de joie fusèrent. Les hommes, les femmes, jeunes et vieux se levèrent dans un même élan, pourvus de nouvelles forces. Ils se remirent aussitôt en route, chantant des incantations en l'honneur de Huitzilopochtli.

Dorénavant, ils avançaient en surveillant l'horizon et les alentours, à la recherche du signe annoncé.

Un jour, le prêtre et les plus vaillants guerriers partirent en éclaireurs. Il faisait encore sombre, mais soudain un éclair zébra le gris du ciel. [...] Dans cette étrange lumière,



un homme, nommé Mechitl, aperçut devant lui le confluent de deux rivières, l'une bleue, l'autre rouge.

Sous ses yeux étonnés, s'étendait un lac et, en son milieu, il y avait une île entourée de roseaux.

Sur un des rochers de l'île poussait un grand cactus nopal. Mechitl leva les yeux et, au sommet, il aperçut l'aigle royal tenant dans ses griffes un serpent. Tout autour, le sol était constellé de plumes précieuses de toutes les couleurs. Mechitl en eut le souffle coupé, un frisson parcourut son corps. Puis, il poussa un cri jubilatoire qui alerta tous ses compagnons. Ils accoururent près de lui.

Tenoch leva ses mains tremblantes vers le ciel.

– Voici le signe de notre dieu! Voici le signe que nos ancêtres attendaient, s'écria-t-il, bouleversé. Mes frères, c'est la fin de notre longue errance...

Les larmes de soulagement étouffèrent la voix du prêtre. Il se prosterna. Heureux, il loua Huitzilopochtli, suivi par les autres hommes tombés à genoux. Les rires et les larmes se mêlèrent.

À cet endroit précis, les Aztèques fondèrent leur camp pour ne plus jamais repartir.

Ils construisirent un socle en pierre et y posèrent la statue de Huitzilopochtli et offrirent des sacrifices à sa gloire.

L'endroit était inhospitalier, humide et infesté de serpents, comme l'avait annoncé le dieu.

– Les Aztèques ne vont pas rester longtemps, raillaient les tribus voisines. [...]

Mais c'était oublier la ténacité des Aztèques! Ceux-ci attrapèrent les serpents et les mangèrent. Puis, ils

commencèrent la construction de leurs huttes. [...] Leur terre n'était pas prospère, pourtant elle produisait assez pour éviter la famine. Leur vie était toujours difficile, mais leur migration avait pris fin.

Le temps passa. Courageux, les hommes décidèrent d'édifier une cité. Au prix d'un dur labeur, les marécages furent asséchés et, pour agrandir leur territoire, les Aztèques réalisèrent des jardins flottants. Ils récupérèrent la vase du fond du lac et la déposèrent sur des radeaux. Dans cette boue fertile, ils plantèrent des

C'est la fin de notre longue errance...

grains et bientôt ils récoltèrent les céréales. Pour finir, ils bâtirent de longues passerelles pour aller de l'île à la terre ferme.

Au fil des ans, le royaume des Aztèques devint puissant et beau. Avec la richesse, vint le goût de la conquête et, peu à peu, ils soumièrent tous les autres peuples. Leur pays s'étendit sur les contrées voisines jusqu'à devenir un véritable empire.

L'île de l'aigle perché sur un cactus prit le nom de Mexico et devint une ville immense, avec de grandes rues, des canaux, des places et des temples à la gloire de Huitzilopochtli. Incontestablement, les Aztèques étaient maintenant les maîtres du monde.

Cela dura de très longues années, jusqu'à la rencontre avec un autre peuple, très puissant lui aussi, venu d'au-delà des océans. Mais c'est là une autre histoire...





Départs

ENCORE DANS LE RÉCIT des prémices de la civilisation aztèque, dans les pas de l'exode sans fin de ce peuple, j'entends une voix éloignée...

« Votre attention s'il vous plaît : les passagers à destination de Bologne, vol 445, sont priés de se présenter porte D. Embarquement immédiat. »

– Monsieur !... Monsieur ?! Votre vol est prêt à partir, vous pouvez embarquer. Excusez-nous pour le retard.

Extirpé de mes pensées par la voix chaleureuse d'une charmante employée de l'aéroport, je me dirige dans la direction qu'elle m'indique. Alors que je m'engage dans le terminal, je me remémore ces heures d'attente rythmées par les pas cadencés des divers contes qui mêlent en moi des sentiments condensés. Les idées s'arrangent, se croisent, mais je n'arrive pas à structurer ces masses informes pour les fondre dans mon projet éditorial. Je divague jusqu'à l'entrée de l'appareil. Là, une hôtesse de l'air m'accueille d'un sourire et me mène à ma place. La tête lourde de mes réflexions, je m'enfonce indolemment dans mon siège.

Toujours perdu dans ce tourbillon pour conceptualiser mon livre, j'entends distraitemment des pas à proximité, puis le bruit du velours qui s'affaisse dans le fauteuil d'à côté. Par curiosité, je jette un bref regard à mon futur compagnon de vol. Je me détourne instantanément. Intrigué, je porte tout de même à nouveau rapidement attention à l'individu voisin... à ma voisine. Je plisse les yeux comme si je doutais de ma vue. Elle lui ressemble à elle, la femme de mon rêve.

Est-ce que j'hallucine ? Je me penche dans sa direction, une mèche lui mange les trois quarts du visage. Si son minois est aussi divin que les entrelacements de sa chevelure, j'ai pris un vol pour le royaume des cieux. Dans un mouvement intemporel, elle relève délicatement ses yeux à ma hauteur.

– Salut ! Je suis Lily. Et toi, c'est quoi ton nom ?

Je balbutie :

– Warrzzaererre...

– Je connais pas, c'est de quelle origine ?

– Pardon, je m'appelle...

Une hôtesse de l'air nous demande d'attacher nos ceintures. En me fixant, Lily me dit qu'elle appréhende toujours quand elle voyage en avion et me demande pour le décollage de lui tenir la main. Sans attendre ma réponse elle saisit la mienne. Je décolle...

Quelques minutes plus tard, alors que nous volons vers notre destination, elle me demande si je peux lui rendre sa liberté. Confus, je relâche mon étreinte ; elle me sourit. Elle est vive, enjouée, très volubile. Elle me harcèle de questions. Je lui réponds que je suis éditeur, lui rapporte mes problèmes pour boucler mon projet. Elle, c'est une artiste ; elle fait essentiellement de la peinture mais aussi de la musique, elle s'intéresse à tout. Elle voyage dès qu'elle a assez d'argent pour partir, peu importe l'endroit. Dans le flot de ses paroles, elle s'assoupit et peu à peu sa tête vient se glisser sur mon épaule. J'ai toujours eu une propension à tomber amoureux des femmes qui me portaient un peu d'attention. J'ai toujours cru que ce serait une femme qui me sauverait. Je me raconte des histoires où nous sommes les héros et, dans le tumulte de cette fantaisie et de mes questions, je m'endors.

Il fait chaud. Non, c'est plus que ça ; c'est étouffant, suffocant. Des secousses troublent mon sommeil. Ça brûle. J'ai du mal à ouvrir les yeux. J'entends des cris d'affolement. Je m'éveille en sursaut, ruisselant de sueur. Autour de moi

les passagers hurlent ; par les hublots je distingue, effrayé, des flammes qui mangent l'ensemble de l'appareil. C'est la panique, et cramponnée à moi Lily me serre de toutes ses forces.

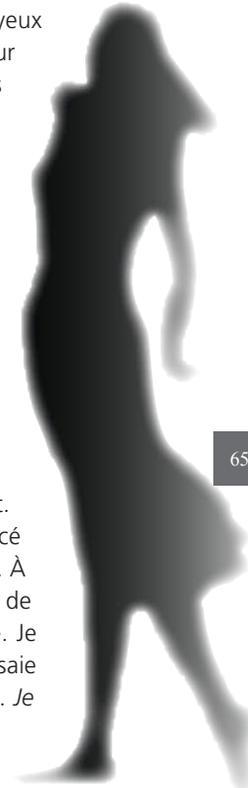
– Tu n'aurais pas dû te réveiller. Tu sais, pour ton livre, tu aurais pu raconter cette journée.

Je détache nos ceintures, viens la faire se blottir contre moi. Je l'enlace comme la femme que j'aurais pu aimer durant toute ma vie, comme si je pouvais la préserver de ce désastre ; dans notre incontrôlable chute, je ne peux m'empêcher de lui chuchoter ces mots qui martèlent mon crâne :

– Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ils vécurent...

Perdu dans un dédale de fumées asphyxiantes qui encombrant ma vue, je cherche désespérément. Aveugle dans des ténèbres profondes, j'essaie de dissiper le brouillard qui m'entoure. Mes bras ne peuvent apparemment pas exécuter ce souhait. Les noirceurs abyssales m'engloutissent ; toutefois, dans un dernier sursaut ponctué par un cri déchirant de douleur, j'arrive à me relever un peu en me servant de mes coudes comme appui. La respiration parasitée par des râles agoniques, je me concentre pour percer le sombre nuage qui bloque mes perceptions. Il se dissipe peu à peu sous la persécution de mes regards incisifs. Autour de moi, règnent le chaos et la désolation. Je discerne

maintenant clairement les débris calcinés de l'appareil au milieu desquels restent des corps mutilés, inertes. Je n'entends que le crépitement de quelques brasiers survivants et mes expirations saccadées. Je sens le vide comme complice de ma terreur. Mes yeux captent une silhouette gisante que j'ai horreur à découvrir. Même maculé par le sang de ses blessures, son visage garde l'éclat pur d'une beauté simple. Elle semble apaisée ; ça me soulage un peu. Dans sa main repose un petit carnet aux pages jaunies ; et dans cet étrange tableau où nous posons, elle paraît me le tendre. Je ne suis qu'à quelques centimètres d'elle mais je ne peux le saisir. Après des minutes de torture pour essayer de le prendre, une bourrasque bienveillante fait voler l'objet qui atterrit dans le pli de mon bras reposant sans chaleur sur mon torse. Sur le papier est écrit comme un titre *Contes à rebours*. Elle l'a souligné soigneusement. En dessous je comprends qu'elle a commencé à écrire ma journée, mes heures d'attente. À l'attendre elle, en fin de compte. Un goût de sang pollue ma trachée. J'érupte ; je suis brisé. Je ne peux plus garder les yeux ouverts mais j'essaie de serrer encore plus ce petit écrit contre moi. *Je m'é gare... Je m'é gare, de plus en plus, dans un tissu diffus et inconstant...*





LICENCE PROFESSIONNELLE ÉDITION
PROMOTION
2010-2011

La licence « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition » du département Archives et Médiathèque (DAM) forme des étudiants qui pourront gérer, traiter et valoriser l'écrit en vue d'une publication papier ou électronique et maîtriser les spécificités des différents métiers de l'édition comme : **correcteur, maquettiste, assistant d'édition, rédacteur, attaché de presse.**

Cette formation permet d'appréhender la chaîne du livre, du manuscrit à la diffusion en librairie, en passant par la fabrication ou la rédaction de communiqués de presse. Cette licence offre également une ouverture sur l'histoire de la photo, l'histoire de l'art, la littérature...

Secrétariat du DAM :
 Nathalie Tullio

Téléphone : 05 61 50 41 90 et 05 63 91 88 70
 Télécopie : 05 61 50 41 86
 Courriel : dam@univ-tlse2.fr
<http://dam.univ-tlse2.fr>

Crédit photo

Couverture : www.fwallpapers.net – 4^e de couv., p. 2 : www.cgtextures.com – p. 4 (g), 5 (d) : img.wallpaperstock.net – p. 6 (g) : Ben Fredericson – p. 8-9 : Free Picture – p. 10 (g) : Cathy Bechennec – p. 10-11 (b) : Parrot Head – p. 13 (d) : Sophie Knoxville – p. 15 (b) : Wiki Commons – p. 16-17 (fond) : www.cgtextures.com – p. 17 (hd) : www.clker.com (hd) – p. 18-19 (b) : www.wallpaper.net – p. 20-21 (b) : www.youwall.com – p. 22-23 (b) : www.cgtextures.com – p. 26-27, 28 (hg) : David Hockney, « Pearlblossom Hwy. 11-18th april 1986 (second version) », Photographic collage, 71 1/2 x 107", © David Hockney/collection : the J. Paul Getty Museum, Los Angeles, Photo credit : Richard Schmidt – p. 29 (bd) : Bob Hughes – p. 30 (mg) : Simbania – p. 34-35, 36 (g), 37 (b), 38 (b), 39 (d) : Prosper Marilhat – p. 46-47 (b) : Franco Fontana – p. 53 : www.photomafia.com – p. 54-55, 57 (bd), 60-61 (b) : Manuel Ameneiros – p. 58 (bg) : Laboratorio de Teatro Campesino e Indígena – p. 64-65 (b) : www.letsrollforums.com – p. 65 (d) : www.michelledastier.org

CV

David : www.wallfizz.com – Maxime : Frank Miller, *Sin City* – Séverine : www.rockcity.fr, www.skechie.com – Lionel : www.psdgraphics.com (fond), www.yamalandia.com (guitare) – Flore : www.cgtextures.com – Matthieu : *La Dépêche du Midi* – Juliette : Jean-Marc Idir – Manon : www.fond-ecran-image.com, *Les Pêcheurs en mer*, W. Turner – Nicolas : Eugène Atget, *The Visconti* – Coline : Lucie Pons – Martine : Martine Prévôt – Josselin : www.cgtextures.com – Erwan : Ségolène Roux (hg), Takeshi Obata (bd)

Remerciements

V. Bouyssou : p. 4 (h) – C. Pons : p. 14 (g), 24 (g), 25, 32-33, 40-41, 52, 62 (h) – M. Prévôt : p. 16 (mg), 18 (bg) – M. Badoc : p. 28-29 (b), 30-31 (b) – L. Pons : p. 42-43, 44 (h), 45 (d), 48 (g), 49 (h), 50-51 (b)

Nous remercions les éditions Milan, France Loisirs, Casterman, Le Livre de Poche et Le Seuil pour leur aimable autorisation de reproduire leurs contes dans ce livre. *Houang* : © Milan – *Nils Holgersson* : © Le Livre de Poche – *Les 3 Pommes* : © France Loisirs – *Sindbad* : © Casterman – *Le Compagnon de Voyage* : © Le Seuil – *La Longue Errance* : © Milan

Achevé d'imprimer en juin 2011
sur les presses de
Messages SAS, Toulouse

Dépôt légal : 2^e trimestre 2011

Imprimé en France